

L'arsenal du Dominion Une histoire explosive

Omer-Denis Messier

Volume 5, Number 4, Winter 1990

Un florilège d'anniversaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7555ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, O.-D. (1990). L'arsenal du Dominion : une histoire explosive.
Cap-aux-Diamants, 5(4), 49–52.

L'ARSENAL DU DOMINION UNE HISTOIRE EXPLOSIVE

par Omer-Denis Messier*

1964
1989

La ville de Québec se distingue par son rôle de capitale du Québec et par ses nombreux attraits touristiques. Aussi, le visiteur non averti qui se dirige vers les vieux murs s'étonnera de retrouver, à l'intérieur même de la vieille ville, d'anciennes usines désaffectées. Effectivement,

une fabrique de munitions. Cette décision résulte directement du départ en 1871 des dernières troupes britanniques du sol canadien. Désormais, le Dominion du Canada assumait seul la défense de son territoire. Pour seconder la milice canadienne, le gouvernement britanni-



ces vétustes bâtiments de brique et de pierre représentent les vestiges des installations de l' Arsenal de Québec, qui fermait ses portes il y a un quart de siècle.

Tradition militaire

En y réfléchissant bien, la présence d'usines de munitions à Québec n'a rien d'étonnant. C'est Samuel de Champlain lui-même qui, dès 1608, par la construction de la première « habitation » et plus tard du fort Saint-Louis inaugure la longue tradition militaire de Québec. Ville fortifiée et de garnison du temps de la Nouvelle-France, dotée d'une impressionnante citadelle et siège du commandement des armées anglaises pendant la période d'occupation britannique, Québec possède une histoire intimement liée à la vie militaire.

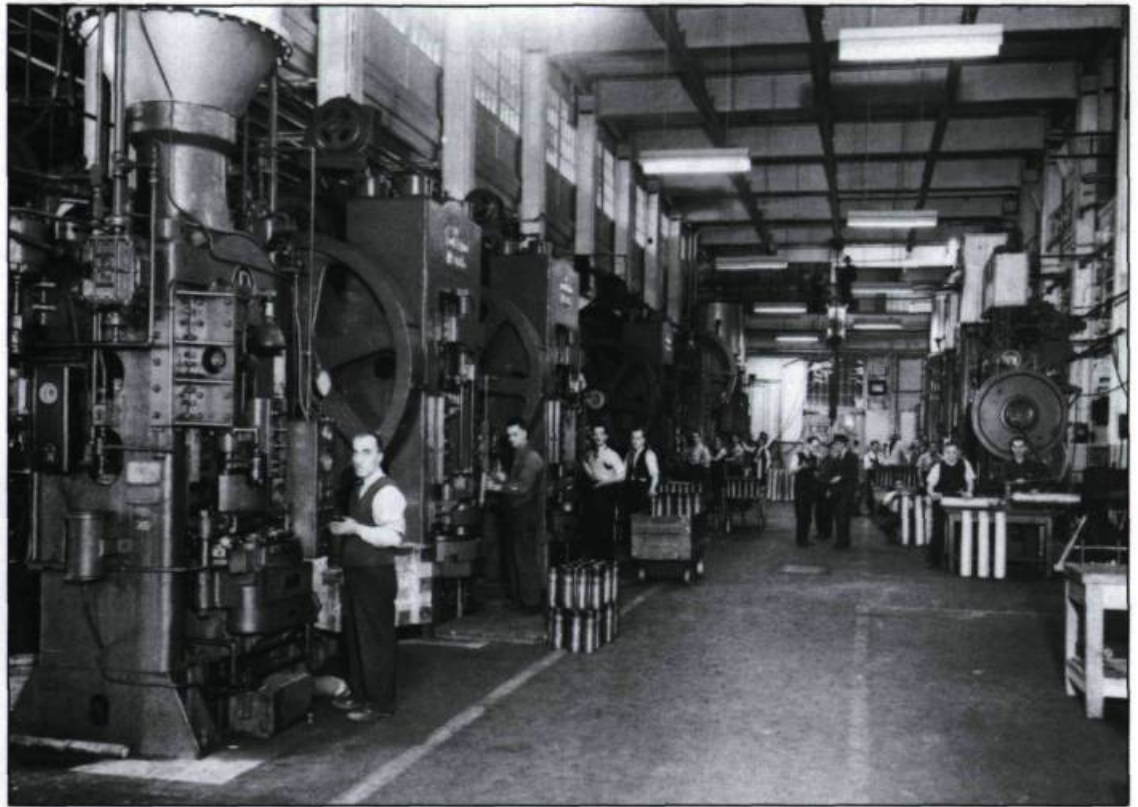
La création de l' Arsenal de Québec perpétue cette tradition. Peu après la Confédération, les nouvelles autorités fédérales projettent de créer

que lui prête puis lui donne près de 50 000 fusils et carabines d'un modèle désormais périmé en Grande-Bretagne. Afin d'utiliser ces armes et de contourner les problèmes suscités par l'importation de munitions d'Angleterre, le gouvernement canadien décide de construire une cartoucherie au pays.

Pour plusieurs raisons, Québec accueille la nouvelle industrie. D'abord, la ville possède des fortifications et se trouve protégée par les canons de la citadelle. Ensuite, la capitale est la ville géographiquement la plus éloignée des frontières des États-Unis, qui représentent alors l'ennemi potentiel. De plus, la ville renferme des bâtiments susceptibles de contenir les installations de la cartoucherie. En effet, depuis le départ des soldats britanniques, les vieilles casernes de l'artillerie, situées près de la côte du Palais, sont inoccupées et pourraient répondre aux besoins d'une telle entreprise. Enfin, depuis le déclin de l'industrie navale et du commerce du bois, Québec regorge d'une main-d'œuvre

Les ouvriers travaillant à la confection des outils devant les usines de l' Arsenal de Québec en novembre 1917.

(Photo: H.L. Brady, collection du Service canadien des parcs).



L'intérieur de la fabrique d'obus vers 1940. (Collection du Service canadien des parcs).



La sortie des ouvriers de la cartoucherie vers la côte du Palais en 1941. (Collection du Service canadien des parcs).

abondante et docile, disposée à travailler fort pour assurer sa subsistance.

De cartoucherie à Arsenal

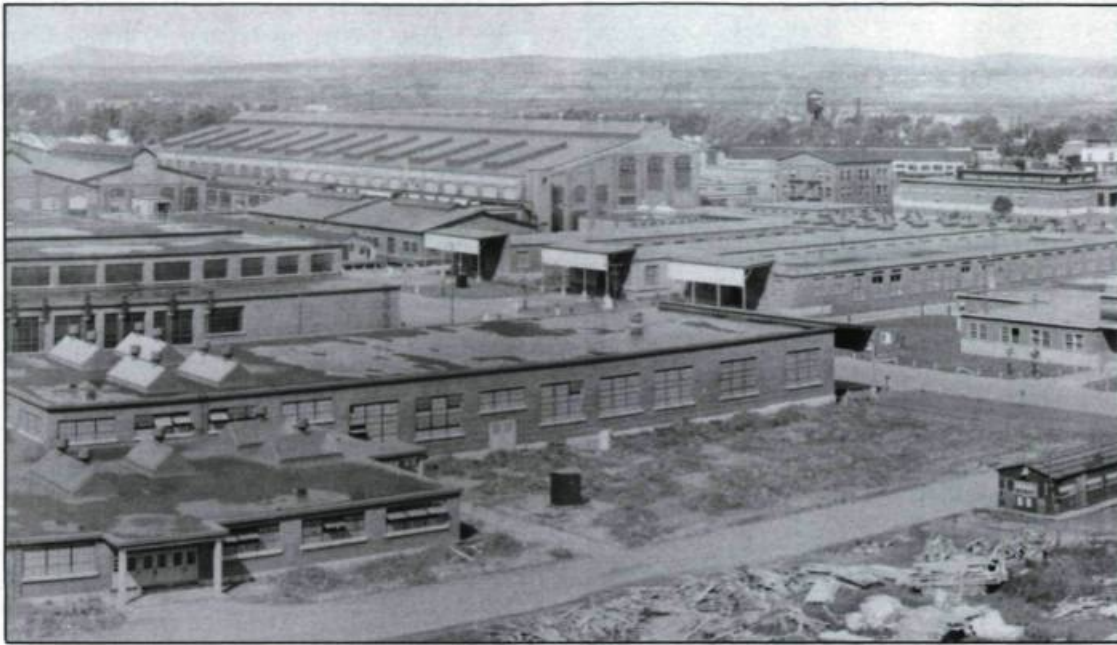
En décembre 1879, le gouvernement canadien décrète la création de la Cartoucherie de Québec. Il faudra cependant attendre près de trois ans avant que la production démarre. Lors de l'inauguration officielle de l'entreprise, en 1884, l'usine produit déjà près de 2 200 millions de cartouches par année. Pour atteindre ce

nombre, le gouvernement canadien a investi un peu moins de 50 000 \$ dans l'entreprise qui ne compte alors que 45 travailleurs, temporaires pour la plupart.

Propriété de l'État, la Cartoucherie de Québec, devenue l'Arsenal du Dominion après l'expansion de l'usine en 1901, fonctionne sur le modèle des entreprises industrielles capitalistes de la fin du XIX^e siècle. La semaine de travail s'étale sur 60 à 72 heures, comme le veut la pratique dans les autres industries de Québec. Les ouvriers non spécialisés reçoivent généralement un salaire à la pièce, et les règlements qui régissent les activités de l'usine ne sont pas moins tyranniques et paternalistes que ceux des fabriques de tabac, de chaussures et de textile qui emploient le reste de la population ouvrière de la ville.

L'activité de la Cartoucherie de Québec fluctue au gré des guerres. Quand un conflit important éclate, les carnets de commandes se garnissent et les ouvriers ne chôment pas. Ironiquement, les premières cartouches produites par les ouvriers québécois servent pour la première fois à réprimer la révolte des Métis francophones du Nord-Ouest en 1885. Par la suite, la Guerre des Boers (1899-1902), les deux guerres mondiales et la guerre de Corée correspondent à des moments d'activité intense à l'Arsenal de Québec.

Au fil des ans, de nombreux Québécois trouvent du travail à l'Arsenal. De 35 qu'il est en 1882, le



Les ateliers de l'Arsenal du Dominion déménagent dans le quartier Saint-Malo à Québec durant la Deuxième Guerre mondiale. (Collection du Service canadien des parcs).

nombre d'ouvriers et ouvrières passe à plus de 400 au tournant du siècle. Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 900 travailleurs et travailleuses besognent à l'Arsenal de Québec. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, plus de 14 000 ouvrières et ouvriers (dont 2 000 dans l'actuel parc de l'Artillerie) produisent des munitions pour l'armée. L'Arsenal se trouve alors le principal employeur de la ville.

Aux quatre coins de la ville

Concentrés pendant quelques années dans le secteur de l'actuel parc de l'Artillerie, les activités de l'entreprise nécessitent bientôt une expansion en dehors des vieux murs. En 1890, on

érige près de la citadelle, à un endroit appelé «Cove Field», des baraquements palissadés où s'effectue le chargement des cartouches par les ouvrières de l'Arsenal. Au début du siècle, on construit une fonderie et un atelier mécanique dans le secteur de l'Artillerie. À l'approche du second conflit mondial, le programme de réarmement général nécessite la construction de nouvelles installations à Val-Rose (Valcartier). Au plus fort du conflit, le gouvernement utilise les usines désaffectées du Canadien National dans le quartier Saint-Malo. L'Arsenal possède aussi des installations près du port de Québec. L'entreprise possède des usines réparties aux quatre coins de la ville. Le secteur de l'Artillerie reste toutefois le centre nerveux de ce gigantes-



L'ancienne fonderie aujourd'hui transformée en Centre d'interprétation du parc de l'Artillerie. (Photo: Service canadien des parcs).



De 1880 à 1958, la redoute Dauphine abritait la résidence du surintendant de l'Arsenal de Québec.
(Photo: Service canadien des parcs).

que complexe industriel. Le surintendant de l'Arsenal habite même au cœur des installations industrielles du Vieux-Québec, dans les anciennes casernes Dauphines, construites par les soldats français au XVIII^e siècle.

Ultime étape

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Arsenal du Dominion périclité rapidement. Malgré un court réveil durant la guerre de Corée, l'entreprise décroît irrémédiablement. En 1964, le gouvernement canadien décide de se départir de ses usines de munitions. L'Arsenal du Dominion est alors privatisé et les nouveaux propriétaires décident de concentrer la production dans les usines plus modernes de Valcartier. Dès lors s'arrêtent définitivement les machines qui depuis plus de quatre vingt ans tournaient au cœur même de la vieille ville de Québec.

Plusieurs centaines d'anciens ouvriers et ouvrières se rappellent encore, certains avec nostalgie, d'autres avec terreur, les machines bruyantes et souvent dangereuses qui compo-
saient leur milieu de travail. ♦

*Historien



Fossambault-sur-le-lac

100 ANS DE VILLÉGIATURE

« Cette année 1891, arriva au Lac Saint-Joseph, sur la rive est, un premier villégiateur de Québec qui y construisit un chalet; ce progressif villégiateur était le notaire Cyprien Labrecque. Déjà existait en ces lieux la résidence du notaire Jacques Auger... »

Damase Potvin
Fossambault
Québec, 1946

145, boul. Gingras, C.P. 38
Fossambault-sur-le-lac, Québec G0A 3M0

PAGES D'HISTOIRE...

- GUIDE HISTORIQUE DE QUÉBEC
Yves Tessier, 212 p., 1984
- LA VILLE DE QUÉBEC
HISTOIRE MUNICIPALE, 4 tomes
F.X. Chouinard, 113 p., 1960
A. Drolet, 140 p., 1965
A. Drolet, 144 p., 1967
Collectif, 248 p., 1983
- LES FILLES DU ROI
EN NOUVELLE-FRANCE
Silvio Dumas, 400 p., 1972

Disponibles
en librairie



La Société historique de Québec

Séminaire de Québec, C.P. 460, Québec G1R 4R7